

Le lyrisme de l'évolution : les rêveries sur le vivant de Charles Nodier et de Camille Flammarion¹

La science ouvre des horizons plus vastes
que la poésie la plus sublime.

Camille Flammarion²

Différentes théories biologiques de l'évolution des espèces se développent en France bien avant les premières traductions de Charles Darwin³. Dans le domaine francophone, c'est Charles Bonnet, naturaliste suisse de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, qui utilise pour la première fois le terme « évolution » dans le contexte de l'histoire naturelle⁴. En 1766, dans l'essai « De

¹ L'article s'inscrit dans le cadre du projet « Formes de vie, formes de littérature » (2bH 15 0237 83) financé par le Programme national du développement des sciences humaines (NPRH).

² C. Flammarion, *Clairs de lune*, Paris, Flammarion, 1924, p. 36. Le sigle « CL » dans le texte renverra à cette édition.

³ *On the Origins of species by means of natural selection* (1859) est traduit en français seulement trois ans après sa parution en Angleterre (1862). Cette traduction, fort inexacte et même souvent complètement erronée, est due à Clémence Royer. Sa lecture finaliste de l'évolution a fortement influencé la réception française de Darwin, visible aussi dans l'interprétation qu'en propose Camille Flammarion. Sur Clémence Royer, cf. M. Prum, « La "verdamtste Mademoiselle Royer" : Clémence Royer, première traductrice française de *On the Origin of Species* de Charles Darwin », [dans :] G. Leduc et M. Vignaux (dir.), *Avant l'Europe, l'espace européen : le rôle des femmes*, Paris, L'Harmattan, 2013.

⁴ Comme l'explique Jacques Marx, malgré l'emploi du terme d'évolution par Charles Bonnet, on ne peut pas l'assimiler à l'évolutionnisme tel qu'il s'est développé au XIX^e siècle : « La conception que se fait Bonnet de l'évolution mérite qu'on s'y attarde, particulièrement si l'on songe qu'il fut le premier à utiliser le mot en histoire naturelle, encore que ce fut plutôt dans un sens philosophique que biologique. L'évolution est pour lui le développement à partir du germe préexistant : le terme désigne par

la dégénération des animaux », Buffon émet l'hypothèse d'un ancêtre commun à plusieurs grands animaux. En 1809, dans sa *Philosophie zoologique*, Jean-Baptiste de Lamarck s'oppose aux théories fixistes et créationnistes de Georges Cuvier en proposant une théorie transformacioniste des espèces. Toutefois, de par son importance dans le milieu académique français, c'est Georges Cuvier avec son fixisme qui domine longtemps dans la science institutionnelle⁵. Malgré la lenteur avec laquelle l'idée d'évolution se fraie un chemin dans la science, la littérature de son côté paraît réceptive à cette nouveauté. Les découvertes paléontologiques, géologiques et biologiques, ainsi que les premières théories transformistes des espèces inspirent de nombreux écrivains dès le début du XIX^e siècle.

Cette période voit naître une polémique autour de la dignité poétique des sujets liés à la science. D'un côté, certains poètes s'insurgent contre la banalité du genre didactique qui veut élever au rang littéraire des polypes et des vermisseaux ; d'autres hommes de lettres postulent au contraire une union plus étroite entre l'art et la science et s'inspirent, d'ailleurs assez librement, des théories biologiques dans leurs ouvrages. Comme l'écrit Nicolas Wainlin, au XIX^e siècle, l'histoire naturelle et la biologie ont révolutionné la conception et les représentations de la nature tout en développant un nouvel imaginaire évolutionniste : « les idées d'évolution et [...] de concurrence vitale supplantent celles d'harmonie, de Providence et de stabilité éternelle, remplaçant une conception irénique et

conséquent la doctrine même de la préformation » (J. Marx, *Charles Bonnet contre les Lumières 1738-1850*, Oxford, Voltaire Foundation, 1978, t. 1, p. 72). Les travaux de Bonnet contribuent toutefois à former un certain imaginaire transformiste et évolutionniste visible dans la création littéraire d'époque, notamment chez Charles Nodier dont il sera question par la suite.

⁵ Cf. C. Grimout, *Évolutionnisme et fixisme en France. Histoire d'un combat 1800-1882*, Paris, CNRS Éditions, 1998.

théologique par une vision plus violente et libérale »⁶. Les écrivains doivent faire face à cette nouvelle conception de la nature indifférente ou hostile à l'homme, et parfois leur réponse relève plutôt de la logique du déni ou, du moins, de l'atténuation. En outre, puisque la conception du temps biologique change radicalement, faisant reculer l'histoire de la Terre à des époques inconnues des récits génésiques de la Bible⁷, le temps historique change aussi : les écrivains se mettent à imaginer la préhistoire de la vie avec ses changements évolutifs dont l'homme n'est plus forcément le centre ni l'aboutissement.

Il pourrait sembler que la science qui, au XIX^e siècle, commence à renier son ancrage dans la culture littéraire en devenant un discours spécialisé à part (c'est la fameuse thèse de deux cultures développée par Charles Percy Snow), ne serait pas transposable en langage figuré. Or, les derniers travaux sur la culture scientifique au XIX^e siècle⁸ montrent la fascination des littéraires pour les sciences d'un côté, et l'ambition vulgarisatrice ainsi que des compétences littéraires chez les hommes de science de l'autre côté. La jonction des registres scientifique et poétique s'avère donc envisageable. La naissante science biologique sert particulièrement bien de prétexte au développement d'un lyrisme évolutionniste⁹ analysé ici sur l'exemple d'un

⁶ N. Wanlin, « La poétique évolutionniste », [dans :] *Romantisme*, 2011, n° 154, p. 93.

⁷ C'est notamment grâce aux travaux de Buffon qui, dans ses *Époques de la nature* (1778), a émis l'hypothèse d'un âge du globe terrestre dépassant largement le chiffre déduit de la Bible.

⁸ À ce titre, on pourrait évoquer les travaux d'Hugues Marchal et de son équipe qui ont travaillé sur l'édition de l'anthologie de la poésie scientifique *Muses et ptérodactyles* (Paris, Seuil, 2013) ou encore les travaux de l'équipe dirigée par Gisèle Séginger (*Penser le vivant*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2017).

⁹ Le terme même de « lyrisme » naît au XIX^e siècle. Dans la poétique classique, l'expression « poème lyrique » signifie un poème exécuté avec un accompagnement musical, destiné de préférence à louer les héros et les dieux (cf. J. F. Marmontel, *Éléments de littérature*, Paris, Verdière, 1825, t. 3, p. 213-229). Ici, le terme est employé dans le sens moderne que lui ont donné Alfred de Vigny (« Lettre à Lord *** » [dans :] *Idem*,

essai de l'écrivain romantique Charles Nodier¹⁰ et d'un recueil de récits brefs de l'astronome et vulgarisateur des sciences Camille Flammarion¹¹. Il faut le dire d'emblée : ce sont deux projets d'écriture différents quant aux buts que les deux écrivains poursuivent, puisque premièrement, Flammarion n'a qu'une conception auxiliaire et ancillaire de la littérature par rapport à la science¹², et que deuxièmement, Nodier ne partage pas la même foi ni le même enthousiasme progressiste que Flammarion. Cependant, malgré l'écart temporel et idéologique qui sépare les deux auteurs, leurs œuvres sont traversées par le même lyrisme évolutionniste au niveau de la poétique, et par le même penchant spiritualiste au niveau de l'interprétation philosophique des théories biologiques du vivant. Chez les deux auteurs, la science biologique se prête particulièrement bien à une interprétation romantique de la nature.

Charles Nodier ou l'évolution angélique

Entomologiste et historien naturel dans sa jeunesse, Charles Nodier s'est beaucoup intéressé aux développements de la science biologique. Lecteur de Charles Bon-

Le More de Venise, Othello, Paris, Urbain Canel, 1830, p. xxvj), Honoré Balzac (« Lettres à l'Étrangère » [dans :] *Idem, Œuvres posthumes*, Calmann-Lévy, Paris, 1906, t. 2, p. 94), mais aussi Mme de Staël. Bien que cette dernière ne parle que de la « poésie lyrique », elle la définit de manière romantique, comme une « rêverie dans les régions éthérées » faisant une large place aux épanchements de la subjectivité, aux élans religieux et à la méditation sur le temps (cf. Mme de Staël, *De l'Allemagne*, Paris, GF Flammarion, 1968, t. 1, p. 205-207).

¹⁰ « De la palingénésie humaine et de la résurrection » paraît dans la *Revue de Paris* en 1832. L'essai est ensuite réimprimé dans *Œuvres de Charles Nodier*, Paris, Renduel, 1832, t. 5. Le sigle « PH » dans le texte renverra à cette édition.

¹¹ Le recueil *Clairs de lune* paraît en 1894 chez le frère de Camille, Ernest Flammarion.

¹² Cf. D. Chaperon, *Camille Flammarion. Entre astronomie et littérature*, Paris, Imago, 1998, p. 9 et Y. Ringuedé, « Voir Neptune au bout de sa plume », [dans :] *Arts et Savoirs*, 2017, n° 8, <http://aes.revues.org/1012>.

net, de Jean-Baptiste de Lamarck¹³ et de Georges Cuvier, dans ses essais de la *Revue de Paris*, Nodier décrit l'évolution de la vie sur la Terre depuis la matière inorganisée jusqu'à l'homme en passant par les minéraux, polypes et papillons. S'inspirant à la fois des découvertes paléontologiques et de la notion métaphysico-expérimentale de la chaîne des êtres¹⁴, remise au goût du jour par les travaux de Gottfried Wilhelm Leibniz et de Charles Bonnet¹⁵, Nodier réfléchit à la fois sur le passé et sur l'avenir des espèces. Il cite abondamment la terminologie relevant de la science du vivant (« impatience vitale », « reproduction spontanée », « conquête organique » mais aussi « pédoncule », « foliole », « clitie » etc.¹⁶) et évoque des espèces aussi rares que les scolopendres ou les madrépores qui se voient dotées d'une dignité toute nouvelle dans cette évolutive chaîne des êtres :

[Le minéral] s'élève en tiges semblables à des arbres, s'amincit et se dentelle en ciselures élégantes, semblables à des feuilles, s'effile en fibres chevelues dans l'amiante, s'épanouit en corolles diaprées dans le cobalt, ou se floconne en efflorescences cotonneuses dans la magnésie [...]. Et

¹³ Il correspond avec Lamarck dans sa jeunesse au sujet d'un ouvrage d'entomologie, que Lamarck loue et apprécie par ailleurs (cf. C. Nodier, *Correspondance de jeunesse*, Genève, Droz, 1995, p. 137-138, 140-141, 146-151).

¹⁴ Sur le sujet de la chaîne des êtres, cf. A. Lovejoy, *The Great chain of being, a study of the history of an idea*, Cambridge, Harvard University Press, 1942, p. 144-182 et L. Duprey, « L'idée de chaîne des êtres, de Leibniz à Charles Bonnet », [dans :] *Dix-huitième siècle*, 2011, n° 43, p. 617-637.

¹⁵ Cf. C. Bonnet, *Palingénésie philosophique ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants*, Genève, Claude Philibert et Barthelemy Chirol, 1779. Sur ce sujet, cf. également mon article « La *Palingénésie philosophique* de Charles Bonnet : le pouvoir heuristique d'un imaginaire matérialiste des Lumières », [dans :] *Studia Romanica Posnaniensia*, 2017, n° 44/4.

¹⁶ C. Nodier, « De la palingénésie humaine et de la résurrection », [dans :] *Idem, Œuvres*, Paris, Renduel, 1832, t. 5, p. 353-357. Ce langage spécialisé de la botanique ne devrait pas surprendre chez Nodier : jeune encore, il passait ses journées à herboriser et à attraper des insectes. Sur ce sujet, cf. A. Magnin, *Charles Nodier naturaliste : ses œuvres d'histoire naturelle publiées et inédites*, Paris, Hermann, 1911.

pendant ce temps-là survient le lichen aride, écailleux, friable au toucher, métallique au regard, qui se cramponne à la surface, et qui reste longtemps indécis encore pour le naturaliste entre l'oxyde et la plante. [...] La plante cherche à sentir ; elle frissonne au toucher dans les sensitives, elle palpite, s'arme et se défend dans les dionées [...], elle a la perception du jour, de la nuit et de moindres divisions du temps dans toutes les espèces. Elle va parvenir à l'être sensitif dans les byssus, dans les conferves, dans les polypiers ; elle s'animalise, elle se peuple. (PH, 356-357)

Dans cette hypotypose très soignée au niveau de *elocutio*¹⁷, l'écrivain marche sur les pas de l'homme de science pour reconstituer le développement de la matière mue par une « appétence déterminée de perfectionnement » (PH, 363). Tout comme dans le système bio-philosophique de Charles Bonnet, la chaîne des êtres ne renvoie pas à une ontologie fixe ; elle est programmée pour un éternel accomplissement.

La création n'est pas finie, écrit Nodier, mêlant les perspectives biologique et religieuse, puisqu'à « la semaine de la création [...] il y manque un de ces jours dont les minutes sont des siècles » (PH, 348). Si la paléontologie permet de rendre compte de l'évolution passée, elle n'est pas capable d'en prévoir la direction future ni la fin. Aussi Nodier regrette-t-il que le paléontologue Georges Cuvier « n'eût pas parcouru le cycle d'inductions où il était si heureusement entré, pour dévoiler les mystères du monde nouveau ou à venir » (PH, 343). Cette vision prophétique de l'avenir incombe au poète. De fait, les intertextes scientifiques sont incorporés à un dispositif d'énonciation lyrique qui, dès les premières pages de l'essai,

¹⁷ Il suffit d'évoquer quelques-unes des nombreuses figures de style employées ici par Nodier : allitérations en « f » et en « c » dans la première partie de la période, comparaisons qui établissent des parallèles entre le règne minéral et végétal (le minéral semblable à un arbre, à des feuilles etc.), nombreuses prosopopées (sentir, s'armer, se défendre, avoir la perception, se peupler etc.). Il importe aussi de remarquer la vivacité de la description due à l'emploi des verbes de mouvement (s'élever, s'effiler, s'épanouir, etc.) et de nombreuses épithètes liées à la perception sensuelle (« aride, écailleux, friable au toucher, métallique au regard »). Toutes ces figures de style doivent suggérer les métamorphoses et le mouvement ascendant de la matière qui progresse sur l'échelle des êtres.

minore la science au profit du contexte personnel d'énonciation. Le désenchantement nodiérien, si bien analysé par Paul Bénichou¹⁸, concerne également la science qu'il faut désormais délaissier au profit du rêve qui, de sa part, peut sonder davantage de mystères de la création :

Voici ce qui m'est personnel dans ces questions. J'ai vécu obscur, solitaire, inoccupé, indifférent aux mouvements passionnés de la société, et même aux recherches curieuses de la science, depuis le jour inexorable où, en jetant un regard de désespoir sur la destination de l'homme, je me suis aperçu qu'elle était ou imparfaite ou fausse, et qu'elle trompait toutes les conjectures que j'avais formées, plus jeune, sur la merveilleuse harmonie de la création. Je me suis retiré alors du milieu de ces débats inutiles [...]. J'ai fermé les yeux sur la société, et je me suis caché d'elle dans mon oubli. J'ai cherché cependant des distractions dans l'étude. J'en ai cherché dans la méditation. J'en ai cherché surtout dans le sommeil, qui est le meilleur état de l'homme, si ce n'est la mort. (PH, 342-343)

Le sujet qui parle dans l'essai n'a donc rien d'un scientifique objectif et distancié : c'est en revanche un être mélancolique regrettant l'idée d'« harmonie de la création » perdue. Aussi, dans un esprit de compensation de la perte, Nodier écrit une suite toute personnelle du devenir des espèces : il imagine l'accomplissement de l'évolution biologique du vivant en tant que l'avènement d'une nouvelle espèce qui remplacerait l'homme sur l'échelle des êtres.

Pour décrire l'« être compréhensif »¹⁹ – parce que c'est ainsi qu'il le nomme – et les modifications organiques qui le différencieront de l'homme, Nodier ne se prive pas des ressources du fantastique : celui-ci saurait en effet vivre dans les mers puisqu'il réduirait « son usage de l'appareil respiratoire à une fonction facultative » (PH, 377) et saurait voler à la manière des aérostats grâce à ses poumons élargis. Son corps serait composé d'une matière déliée, éthérée et lumineuse qui différencierait le corps

¹⁸ P. Bénichou, « L'école du désenchantement », [dans :] *Idem, Romantismes français II*, Paris, Quarto, 2004, t. 2, p. 1505-1561.

¹⁹ Cf. mon article « Charles Nodier et la fin du genre humain », [dans :] *Arts et Savoirs*, 2016, n° 7, <http://journals.openedition.org/aes/929>.

terrestre du « corps glorieux », immortel et éternellement jeune. Grâce à l'apostrophe « supposez » qui rythme cette période anaphorique, Nodier entraîne son lecteur dans sa rêverie angélique :

Supposez que l'être compréhensif renaît adulte, supposez qu'il vit sans vieillir et que la mort ne sera pour lui qu'un passage certain au rajeunissement immortel ; supposez qu'il ne se renouvelle dans son espèce que par ces pures effusions de l'amour qui sont la volupté de l'âme, et dont notre vie grossière nous présente elle-même quelque divine apparence, trop vite obscurcie par les misères de nos voluptés de chair et de sang ; supposez que l'être produit éclot de deux souvenirs qui s'accordent, de deux soupirs qui se comprennent, de deux baisers qui se fécondent, de deux âmes qui se mêlent ; qu'il éclot pur comme la pensée l'a conçu, revêtu de tous les traits d'une physionomie présente à la mémoire, de toutes les qualités qu'on a chéries dans ce qu'on aimait le mieux ; qu'il est l'ami qu'on a perdu trop tôt ou l'enfant qu'on a tant pleuré ! (PH, 380-381)

La rêverie sur le sens de l'évolution se fonde sur le désir gnostique d'une vie épurée de toute matière pour se fondre finalement dans l'extase religieuse d'une résurrection future. Si l'on accepte, avec Madame de Staël²⁰, que le lyrisme romantique se définit par son penchant à la rêverie et à l'élan religieux, alors Nodier réussit à mélanger les genres et à décrire dans le registre lyrique l'évolution de la matière, depuis les polypes jusqu'aux anges.

Camille Flammarion entre la préhistoire et l'anticipation

De son côté, Camille Flammarion s'aventurerait relativement rarement hors son domaine de spécialité, c'est-à-dire l'astronomie et sa diffusion auprès du public²¹. Cependant, dans le recueil *Clairs de lune*, paru en 1894, plusieurs récits exploitent, conjointement à l'astronomie,

²⁰ Mme de Staël, *De l'Allemagne*, op. cit., p. 205-207.

²¹ Il est notamment l'auteur d'une *Astronomie populaire* (Paris, Marpon et Flammarion, 1880) qui a connu un immense succès de librairie. Il a également fondé la Société astronomique de France dont le but était de populariser et démocratiser cette science (cf. P. de La Cotardière et P. Fuentes, *Camille Flammarion*, Paris, Flammarion, 1994, p. 188-196).

la thématique liée à la théorie de l'évolution. Flammarion connaissait les thèses de Charles Darwin et il a réussi une curieuse synthèse de la science et de la religion, qualifiée par Danielle Chaperon de « darwinisme spiritualiste »²². En outre, dans *Clairs de lune*, l'auteur fait résonner ensemble le contenu scientifique et une représentation lyrique du temps et de l'espace. De nombreux récits exploitent le même cadre narratif romantique : c'est le voyage d'un couple d'amants ou d'amis, dans la nuit, au bord d'un lac ou d'une mer dans lesquels se réfléchissent les étoiles, ce qui prête à une méditation sur le système du ciel et l'histoire de la Terre. Le récit *Les voix de la nature. Le grillon*, qui m'intéresse ici tout particulièrement, modifie légèrement ce paysage : le cadre aquatique est remplacé par celui d'une forêt retentissant de chants d'oiseaux. Parmi les trilles de fauvettes, de pinsons, de merles et de rossignols, le narrateur distingue une autre voix, « le véritable chant perpétuel de cette soirée », c'est-à-dire le murmure du grillon (*CL*, 14). Ce concert nocturne déclenche en effet une curieuse méditation sur les espèces, le temps biologique et l'évolution de la vie :

Alors les voix de la nature se firent entendre à ma pensée sous un sens qui m'était toujours resté caché. Elles me parlèrent un langage et je le compris. Le grillon qui cherche la chaleur dans le four du boulanger et qui préfère au soleil moderne l'obscurité de la nuit, l'ombre crépusculaire ou le demi-jour des épaisses broussailles, se croit toujours sous la chaude et sombre atmosphère de la forêt primaire qui abrita son berceau. À l'époque où cet ancêtre des insectes vint pour la première fois frotter ses élytres sonores dans le silence des paysages naissants, le soleil était immense mais nébuleux et la terre était plus chaude que de nos jours. Il n'y avait encore ni saisons ni climats. [...] Jusqu'à lui, la nature était restée muette ; il est, avec la cigale, le patriarche du chant ; la vie terrestre n'avait encore produit que des espèces inférieures, des zoophytes, des mollusques, quelques annelés, arachnides, myriapodes, et une seule

²² D. Chaperon, *Camille Flammarion, op. cit.*, p. 143. Flammarion, comme de nombreux autres auteurs de l'époque, n'a pas saisi la portée de la pensée darwinienne dans toute sa complexité. La preuve en est, par exemple, le fait qu'il ait gardé la catégorie du progrès dans l'évolution (serait-ce une influence de la traduction de Clémence Royer ?).

classe de vertébrés, celle des poissons [...] ; monde de sourds-muets ou à peu près. (CL, 16-17)

Le grillon, le premier des vivants qui se fit entendre, occupe une place exceptionnelle dans le récit de l'évolution du vivant. C'est l'ancêtre de l'homme dans sa volonté de faire remarquer sa présence et de communiquer : « il frotta ses élytres, et, pour la première fois dit aux premiers êtres qui pouvaient l'entendre : "Je suis là !" » (CL, 18). Quoique primitif et inintelligent, se laissant prendre au piège le plus enfantin (CL, 18), le grillon ouvre le grand processus qui conduira, selon Flammarion qui reste attaché au finalisme²³, au développement d'organes articulaires chez les animaux parmi lesquels le plus parfait apparaît celui de l'homme.

L'insecte a un pouvoir évocateur des temps révolus : il fait passer devant les yeux du narrateur non seulement les soirées passées à la campagne à écouter les contes de fées²⁴, mais aussi toute l'histoire de la Terre puisqu'il est un des « plus anciens insectes dont on ait retrouvé quelques débris fossiles » (CL, 17), ayant vécu sur la Terre dix millions d'années avant l'humanité :

C'est comme un écho des âges évanouis, un lointain souvenir du passé. L'insecte primitif nous raconte toute l'histoire de la nature. Il a assisté successivement à toutes les époques de l'évolution du monde. Il a été

²³ En effet, Flammarion aime revenir à une représentation finaliste de l'évolution, contraire à l'esprit des travaux de Darwin. Selon l'auteur des *Clairs de lune*, l'évolution des espèces est linéaire et ne sert qu'à préparer l'avènement de l'homme : « Si la nature est belle, c'est parce que l'humanité la comprend. Nous tous, oiseaux, insectes, animaux des bois et des déserts, nous ne sommes arrivés sur la terre avant vous que pour préparer votre règne [...] » (C. Flammarion, *Clairs de lune*, Paris, Marpon et Flammarion, 1924, p. 31).

²⁴ « [...] je me souvins aussi des douces heures d'enfance, des contes de la veillée par lesquels nos grand'mères savaient si affectueusement, si tendrement bercer nos premiers ans, au coin du feu derrière lequel le grillon chantait aussi ; j'associai le temps passé à l'heure présente ; le petit grillon solitaire cessa de m'être indifférent, et j'écoutai sa voix en songeant à ceux qui ne sont plus, à ceux qui dorment sous l'herbe du cimetière et près desquels le grillon chante encore » (*ibidem*, p. 15-16).

témoin de la formation des continents, il a vu plusieurs fois la France [...] émerger au-dessus des eaux, redescendre et remonter encore. Il a vu de siècle en siècle l'aspect du monde se transformer par d'étranges métamorphoses, les batraciens ses contemporains, les grenouilles, les crapauds, les salamandres, les labyrinthodontes (ces grenouilles plus grosses que des bœufs) régner en souverains sur les rivages, vers les flots courroucés, au milieu des tempêtes, au sein des forêts naissantes, cherchant à dominer les tumultes du vent et des orages par leurs premiers cris inarticulés [...]. (CL,18-20)

La nature est un palimpseste sur lequel certaines lettres sont restées vierges. Il pourrait sembler que le cas du grillon remette en cause les lois de l'évolution des espèces : n'a-t-il pas gardé sa forme et ses habitudes préhistoriques au milieu de la nature qui se transforme sans cesse ? Ne croit-il pas vivre toujours à une époque où « le soleil était immense mais nébuleux et la terre était plus chaude que de nos jours » (CL, 16) ? Dans le grillon, Flammarion retrouve un semblant de stabilité et d'harmonie remises en cause par les nouvelles théories biologiques du vivant. Toutefois, malgré les apparences, le grillon ne contredit pas la théorie de l'évolution ; il en constitue un exemple à la fois gracieux et puissant, puisé d'ailleurs chez Darwin lui-même qui, dans *L'Origine des espèces*, mentionnait le cas « anormal » de fossiles vivants²⁵. La décision de raconter l'évolution à partir d'un cas-limite, presque un contre-exemple, donne l'occasion à Flammarion de brosser un portrait lyrique de la nature en partant du grillon, inventeur du son qui a donné à la Terre le nouveau sens de l'ouïe.

²⁵ C. Darwin, *L'Origine des espèces*, trad. E. Barbier, Paris, Schleicher Frères éditeurs, 1906, p. 115. À ce propos, Darwin ne mentionne pas le cas du grillon. Flammarion a pu s'inspirer des travaux d'Oswald Heer et de Charles Brogniart qui ont étudié les insectes fossiles (cf. C. Flammarion, *Le monde avant la création de l'homme*, Paris, Marpon et Flammarion, 1886, p. 702-703). Dans ce dernier texte, publié trois ans avant Uranie, Flammarion écrit déjà que les espèces primitives comme les insectes n'ont pas évolué depuis la préhistoire. Pour appuyer cette thèse, considérée comme fautive par la science d'aujourd'hui, il cite déjà l'exemple du grillon (*ibidem*, p. 702).

Pour un promeneur nocturne du XIX^e siècle, chaque être témoigne de l'époque qui l'a vu naître, chaque « être semble porter en soi, dans sa forme, dans ses instincts, dans son langage, l'empreinte de l'époque qui lui a donné naissance » (*CL*, 29). La lenteur de l'évolution permet une superposition de temporalités diverses : à côté du grillon sortant de la forêt primitive vivent d'autres espèces qui témoignent de l'évolution du monde et qui capturent son image sur diverses étapes de l'histoire universelle. Comme l'a écrit Danielle Chaperon, « [c]haque espèce est le centre d'une image parallèle de l'univers, image ancienne dont elle permettrait la survivance fantomatique »²⁶. Aucune concurrence vitale entre les espèces ne nuit à l'harmonie de la création : le patriarche du chant peut paisiblement continuer à froter ses élytres parmi « les batraciens ses contemporains, les grenouilles, les crapauds, les salamandres, les labyrinthodontes » (*CL*, 20) et évoquer poétiquement l'aube des temps.

Pour Flammarion comme pour Nodier, l'évolution ne finit pas dans des époques lointaines. Dans ses autres romans, l'astronome imagine l'évolution de l'homme qui est censé pouvoir se réincarner sous de nouvelles formes organiques sur d'autres planètes. Comme l'explique Danielle Chaperon, « [d]ans la palingénésie flammarionienne, il y a en effet transmutation, et c'est un corps totalement métamorphosé que les Terriens obtiennent après leur mort »²⁷. La rêverie sur les habitants de Mars est particulièrement intéressante puisqu'elle accuse plusieurs ressemblances avec l'idéal de l'être compréhensif rêvé par Nodier :

Les habitants de Mars sont très supérieurs à ceux de la Terre par leur organisation, par le nombre et la finesse de leurs sens, et par leurs facultés intellectuelles. Le fait que la densité est très faible à la surface de ce monde et que les substances constitutives des corps sont moins lourdes là qu'ici, a permis la formation d'êtres incomparablement moins pesants, plus aériens, plus délicats, plus sensibles. Le fait que l'atmosphère est

²⁶ D. Chaperon, *Camille Flammarion, op. cit.*, p. 120.

²⁷ *Ibidem*, p. 146.

nutritive a affranchi les organismes martiens de la grossièreté des besoins terrestres. C'est un tout autre état.²⁸

Les rêveries flammarioniennes sur la pluralité des mondes habités et la transmigration des âmes trahissent le même penchant à l'idéalisme que les écrits de Charles Nodier : dans les textes analysés ci-dessus, l'évolution sert de prétexte pour imaginer une palingénésie toute spirituelle de l'homme, ce qui finalement s'inscrit dans la logique du déni de l'évolution matérialiste projetée par la science. L'amour pur et la communication électrique des âmes réalisent les visions romantiques de l'ange et/ou de l'androgynie, situées au carrefour de la tradition mystique et du développement des sciences²⁹. Si la biologie au XIX^e siècle évacue l'idée de providence au profit d'une vision discontinue et souvent violente de l'histoire, les auteurs analysés ci-dessus cherchent au contraire à conserver l'idée d'harmonie, ce qui est particulièrement visible chez Flammarion dans ses descriptions d'une coexistence de différentes espèces, témoins de l'évolution du vivant, comme chez Nodier qui abandonne la science au profit d'une rêverie quand il imagine les futures transformations de l'homme, son évolution vers l'être compréhensif et son destin angélique. De fait, la biologie évolutionniste telle qu'elle se développe tout au long du XIX^e siècle se prête bien aux interprétations spiritualistes et religieuses, traversées par un lyrisme tout romantique.

Date de réception de l'article : 07.01.2018.

Date d'acceptation de l'article : 31.03.2018.

²⁸ C. Flammarion, *Uranie*, Paris, Marpon et Flammarion, 1889, p. 212-213.

²⁹ L'indifférenciation sexuelle apparaît donc au début et à la fin de l'évolution de la vie. Dans *Clairs de lune*, Flammarion décrit la forêt du grillon comme habitée par des animaux et des plantes qui ne connaissent pas encore la séparation des sexes (C. Flammarion, *Clairs de lune*, *op. cit.*, p. 24-26). Sur le mythe romantique de l'androgynie, cf. F. Monneyron, *L'Androgynie romantique. Du mythe au mythe littéraire*, Grenoble, Ellug, 1994.

bibliographie

- Balzac H., « Lettres à l'Étrangère », [dans :] *Idem, Œuvres posthumes*, Paris, Calmann-Lévy, 1906, t. 2.
- Bénichou P., « L'école du désenchantement », [dans :] *Idem, Romantismes français II*, Paris, Quarto, 2004, t. 2.
- Bonnet C., *Palingénésie philosophique ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants*, Genève, Claude Philibert et Barthelemi Chirol, 1779.
- Chaperon D., *Camille Flammarion. Entre astronomie et littérature*, Paris, Imago, 1998.
- Cotardière de la P. et Fuentes P., *Camille Flammarion*, Paris, Flammarion, 1994.
- Darwin C., *L'Origine des espèces*, trad. E. Barbier, Paris, Schleicher Frères éditeurs, 1906.
- Duprey L., « L'idée de chaîne des êtres, de Leibniz à Charles Bonnet », [dans :] *Dix-huitième siècle*, 2011, n° 43.
- Flammarion C., *Le monde avant la création de l'homme*, Paris, Marpon et Flammarion, 1886.
- Flammarion C., *Uranie*, Paris, Marpon et Flammarion, 1889.
- Flammarion C., *Clairs de lune*, Paris, Marpon et Flammarion, 1924.
- Grimoult C., *Évolutionnisme et fixisme en France. Histoire d'un combat 1800-1882*, Paris, CNRS Éditions, 1998.
- Lovejoy A., *The Great chain of being, a study of the history of an idea*, Cambridge, Harvard University Press, 1942.
- Magnin A., *Charles Nodier naturaliste : ses œuvres d'histoire naturelle publiées et inédites*, Paris, Hermann, 1911.
- Marchal H. (dir.), *Muses et ptérodactyles. La poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Seuil, 2013.
- Marmontel J. F., *Éléments de littérature*, Paris, Verdière, 1825, t. 3.
- Marx J., *Charles Bonnet contre les Lumières 1738-1850*, Oxford, Voltaire Foundation, 1978, t. 1.
- Monneyron F., *L'Androgyne romantique. Du mythe au mythe littéraire*, Grenoble, Ellug, 1994.
- Nodier C., « De la palingénésie humaine et de la résurrection », [dans :] *Idem, Œuvres*, Paris, Renduel, 1832, t. 5.
- Nodier C., *Correspondance de jeunesse*, Genève, Droz, 1995.
- Prum M., « La "verdammte Mademoiselle Royer" : Clémence Royer, première traductrice française de *On the Origin of Species* de Charles Darwin », [dans :] G. Leduc et M. Vignaux (dir.), *Avant l'Europe, l'espace européen : le rôle des femmes*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- Ringuedé Y., « Voir Neptune au bout de sa plume », [dans :] *Arts et Savoirs*, 2017, n° 8, <http://aes.revues.org/1012>.
- Séginger G., Maillard C. et al. (dir.), *Penser le vivant*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2017.
- Staël Mme de, *De l'Allemagne*, Paris, GF Flammarion, 1968, t. 1.
- Sukiennicka M., « Charles Nodier et la fin du genre humain », [dans :] *Arts et Savoirs*, 2016, n° 7, <http://journals.openedition.org/aes/929>.
- Vigny A. de, « Lettre à Lord *** » [dans :] *Idem, Le More de Venise*,

Othello, Paris, Urbain Canel, 1830.

Wanlin N., « La poétique évolutionniste » [dans :] *Romantisme*, 2011, n° 154.

abstract

The lyricism of evolution: Charles Nodier's and Camille Flammarion's reveries on life

Long before the first translations of Charles Darwin's works, evolutionary thought had been developing in France thanks to such authors as Georges-Louis Leclerc de Buffon, Charles Bonnet and Jean-Baptiste de Lamarck. Although Georges Cuvier's fixism and creationism remained the dominant scientific paradigm throughout the 19th century, writers drew their inspiration from evolutionary thought, subjecting it to lyrical and often parareligious interpretations. The purpose of this paper is to demonstrate how Charles Nodier in his essay "De la palingénésie humaine et de la résurrection" and Camille Flammarion in his short stories "Clairs de lune" reinterpret different theories of evolution.

keywords

life sciences, theory of evolution, lyricism, palingenesis, spiritualism

mots-clés

sciences du vivant, théorie de l'évolution, lyrisme, palingénésie, spiritualisme

marta sukiennicka

Marta Sukiennicka, maître de conférences à l'Université Adam Mickiewicz de Poznań. Ses travaux portent sur l'histoire de la rhétorique dans le romantisme français (Nodier, Hugo, Vigny, Balzac, Musset) et sur les relations entre la littérature et les sciences du vivant au XIX^e siècle. Elle fait partie de l'équipe de recherche polono-française travaillant dans le cadre du projet « Formes de vie, formes de littérature », financé par Programme national du développement des sciences humaines (NPRH).